

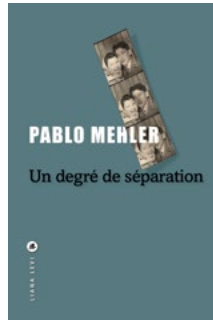


# PABLO MEHLER

Un degré de séparation



LIANA LEVI



Frederic Altman, un écrivain américain ayant connu la notoriété, n'est plus en mesure d'écrire la moindre ligne et ce sans motif apparent. Des années après son effondrement créatif, pour ne pas dire son effondrement tout court, la découverte d'une vieille photo dans les affaires de sa mère récemment décédée fait remonter à la surface les questionnements non résolus sur le secret de sa filiation. La photo, sur laquelle figure sa mère avec un jeune homme, a été prise à l'époque de sa naissance. Cet inconnu serait-il son père ? Son imagination et son désir de saisir la vérité s'animent. Tout en revenant sur les épisodes marquants de son enfance de fils unique au sein d'une famille meurtrie par la guerre et l'exil, l'écrivain-narrateur entame une recherche minutieuse qui l'amène jusqu'à un éminent chercheur parisien. La résolution de cette quête lui paraît désormais indispensable à son équilibre, et pourrait même raviver son inspiration. Mais si le secret peut être toxique, la vérité est parfois plus difficile à appréhender qu'on ne le pense.

**PABLO MEHLER**, né aux États-Unis de parents argentins, a passé la majeure partie de sa vie en France où sa famille a émigré à la fin des années 1960. Il a été producteur de films et se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il est l'auteur d'un recueil de nouvelles et d'un long-métrage en cours de production. *Un degré de séparation* est son premier roman.

Pablo Mehler

# Un degré de séparation



Liana Levi



*«Les arbres ont des racines, et moi des jambes.  
C'est à cela que je dois ma vie.»*  
George Steiner



« C'est dans le cours des choses », m'a dit d'un air emprunté et en guise de condoléances la directrice de Westfield Gardens, la maison de retraite où je me rendais pour récupérer les affaires de ma mère. La veille, au lendemain des funérailles, j'avais reçu un appel m'invitant à venir chercher au plus vite « les effets personnels de la défunte », à défaut de quoi j'aurais à supporter les pénalités financières prévues dans la « clause suspensive » du contrat. J'avais alors suggéré que tout soit donné à des associations caritatives mais mon interlocutrice, dissimulant à peine un ton de reproche, m'avait répondu que Westfield Gardens n'offrait pas ce type de prestations.

Dans le petit appartement où persistait une légère odeur de fleurs fanées, m'attendaient deux cartons fermés, quelques vêtements dans une penderie et deux photos encadrées encore en évidence sur la commode. Ma mère y apparaissait sur l'une avec l'écrivaine Joan Didion et sur l'autre avec un ancien rédacteur en chef du *New Yorker* dont le nom, sur le moment, m'échappait. J'ai plié les vêtements, les ai entassés dans un grand sac puis, sur le trajet du retour, les ai déposés à l'Armée du Salut. La responsable du centre n'a pas voulu des photos et je les ai gardées.

Les cartons sont restés dans le coffre de la voiture pendant des semaines et, si le concessionnaire General Motors qui devait procéder à sa révision n'avait exigé que je les enlève, ils y seraient encore. Était-ce la crainte de constater que mon existence encombrait si peu les affaires de ma mère, ou bien était-ce mon inclination à éviter tout ce qui pouvait affecter le caractère désormais paisible de ma vie qui m'avait incité à les y laisser ? Peut-être, était-ce tout simplement ma paresse. Je les ai entreposés dans un coin de mon bureau, de sorte à ne pas les voir, mais chaque fois que je pénétrais dans la pièce, je ressentais comme une présence étrangère impossible à ignorer. Devais-je les jeter en l'état ou simplement les ouvrir comme l'aurait fait tout un chacun ? J'ai hésité plusieurs jours puis, jugeant que cette histoire n'avait que trop duré, j'ai fini par retirer la bande adhésive qui les scellait, saisi d'un profond sentiment de culpabilité. Sa vie entière, ma mère avait protégé son intimité comme son bien le plus précieux et, même si elle n'était plus de ce monde, sa réaction outrée me parvenait de façon tangible au point d'entendre sa voix s'exclamer : « Pour une fois, occupe-toi de tes affaires ! » Pressentant néanmoins qu'elle n'avait rien laissé dans ces cartons qu'elle n'aurait aimé que je découvre, j'ai fini par me convaincre que mon geste n'était pas celui d'un fils irrespectueux de la mémoire de sa mère mais plutôt celui d'un obsédé du rangement faisant une simple inspection avant de se débarrasser d'un fatras inutile.

Le premier carton contenait des articles de presse qu'elle avait écrits ou qui la concernaient, des lettres d'auteurs, d'artistes et d'éditeurs qui la remerciaient ou se plaignaient du traitement qu'elle leur avait



infligé, les diplômes qu'elle avait obtenus et quelques antiques photos en vrac où elle apparaissait toujours en compagnie de personnalités connues. Je m'attendais à exhumers du second carton la suite des vestiges de ce beau parcours professionnel mais il contenait en réalité un exemplaire de chacun de mes romans, ceux que je lui avais dédiés au moment de leur parution, des extraits des critiques parues dans la presse, des lettres que je lui avais envoyées qui témoignaient d'un échange épistolaire tendu, ainsi qu'un médaillon d'identification du Beth Israel Hospital encore traversé d'une épingle à nourrice et portant mon nom et ma date de naissance. J'ai feuilleté mes livres, m'attardant sur les dédicaces convenues et plutôt impersonnelles dont j'avais gratifié ma mère, je me souvenais de chacune d'entre elles, même les plus anciennes. Puis j'ai lu une lettre au hasard avant qu'un écoeurement soudain me gagne et m'incite à tout remettre dans les cartons et à les ranger dans le coin le plus inaccessible de la pièce le temps de décider ce que j'allais en faire.

Ce n'est que le lendemain, alors que j'étais sur le point de partir à l'université pour animer mon atelier d'écriture bihebdomadaire, que j'ai remarqué, sur la moquette qu'éclairait un soleil matinal, ce qui ressemblait à une tache sombre mais qui, en réalité, était une photo d'identité. Elle avait dû s'échapper à mon insu d'un livre feuilleté la veille. J'étais en retard, comme d'habitude, et mon esprit déjà occupé à savoir quel trajet emprunter pour espérer arriver à l'heure. Je l'ai ramassée et m'apprêtais à la laisser sur mon bureau sans m'y attarder, quand mes yeux ont rencontré le visage jeune et jovial de ma mère figé sur le tirage. Un jeune homme posait avec elle dans une sorte de communion joyeuse. Je me suis approché de

la fenêtre pour mieux en distinguer les détails et quand le cliché m'est apparu dans toute sa netteté à la lumière du jour, mes velléités d'être un professeur ponctuel m'ont abandonné d'un coup. Ma mère souriait.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

© Éditions Liana Levi, 2024

Couverture : D. Hoch

Photo : © John Van Noate

Cette édition électronique du livre de Pablo Mehler *Un degré de séparation*  
a été réalisée en décembre 2023 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0845-5)

ISBN ePDF : 979-10-349-0847-9